

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 51 (1922)

Heft: 7

Rubrik: Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÉCHOS DE LA PRESSE

Paroles de bon sens sur l'éducation sexuelle de la jeunesse. — Sous ce titre, l'*Ecole* reproduit un billet de Junius de l'*Echo de Paris*, journal très mondain et peu susceptible d'être accusé de pruderie exagérée. Ce billet est inspiré par une circulaire adressée aux professeurs de l'enseignement secondaire, circulaire au moins officieuse. On y lit entre autres : « Estimez-vous que l'école doive initier la jeunesse aux questions sexuelles : phénomènes de la reproduction, maladies vénériennes ?... Sous quelles formes cette initiation devrait-elle être faite : conférences avec projections lumineuses, présentation d'images, visites de musées *ad hoc*, lectures ?... Cet enseignement s'adresserait-il aux garçons seulement ou aussi aux jeunes filles ?... » Je m'excuse auprès des lecteurs du *Bulletin* de transcrire ces lignes et de les leur présenter. Mais cette question est à l'ordre du jour ; on en discute dans des cantons voisins ; les revues nous apportent chacune leurs panacées ; plusieurs pourraient être surpris ou troublés par la façon dont on résout (trop facilement) le problème. Et la réponse de Junius, sans y répondre à fond, apporte au moins le témoignage d'un homme du monde qui jouit d'un clair bon sens.

Un professeur s'affligeait des ravages d'un tel enseignement dans les imaginations et craignait pour la pudeur. « Pour moi, la lecture de cet étrange document m'a surtout peiné par la bonne foi de ceux qui l'ont conçu et rédigé. Il est trop évident que ce sont des hommes de cœur, préoccupés du tragique problème de la natalité, où tout l'avenir du pays est engagé. Que ces mêmes hommes, et qui appartiennent à notre élite, soient dépourvus de psychologie au degré qu'atteste leur questionnaire, quelle preuve de la perturbation apportée dans les esprits par cette illusion du progrès, qu'il ne faut pas se lasser de dénoncer ! Il existait, et grâce à Dieu il existe encore, une prophylaxie contre ces dérèglements de la sexualité, dans lesquels ces Messieurs voient avec raison le plus mortel péril pour la fécondité de la race. Cette prophylaxie, c'était l'éducation religieuse, fondée sur le neuvième commandement, et soutenue par ces deux admirables sacrements : la confession et la communion. Quelqu'un était là pour les corriger, ces dérèglements, pour en parler aux jeunes gens sans que son intervention, impérative et pitoyable tout ensemble, risquât de faire du mal aux âmes. C'était le prêtre. Mais pourquoi de nouveau mettre au passé une action qui dure et grâce à quoi se maintiennent ces vertus de continence, principe moral et physique des familles nombreuses ? C'est que, hélas ! cette force religieuse est considérée par les gens qui rêvent d'instaurer ce fantastique enseignement sexuel comme un reliquat du passé. Ils la dédaignent et se croient être ainsi délivrés d'un préjugé, alors qu'ils méconnaissent simplement la plus élémentaire des vérités, démontrée par l'expérience quotidienne, à savoir que la maîtrise de la volonté sur les passions est le résultat non pas d'une connaissance, mais d'une discipline, et que cette discipline suppose non pas des notions d'ordre intellectuel, mais toute une vie intérieure, de la pudeur, s'il s'agit des choses de l'amour, du respect de soi, de l'ignorance même, le recul de l'imagination devant les réalités brutales. Là-dessus, relisez les phrases que je citais : projections lumineuses..., présentation d'images... ! »

Et l'auteur du billet rappelle l'observation maintes fois faite, que les étudiants en médecine, qui sont cependant instruits sur ce sujet, ne sont pas mieux préservés des tentations que les autres hommes, au contraire. Ce ne sont donc pas

les connaissances qu'on donnera qui rendront les jeunes hommes plus résistants. Pour finir, Junius renvoie les « membres du comité d'hygiène sociale et d'éducation prophylactique » à l'école du romancier Balzac, lequel n'est pas, lui non plus, un pudique, ni un rétrograde. Or, Balzac écrivait, en 1842, ces remarquables paroles : « On ne donne aux peuples de longévité qu'en modérant leur action vitale. L'enseignement ou mieux l'éducation par les corps religieux est le grand principe d'existence pour les peuples, le seul moyen de diminuer la somme du mal et d'augmenter la somme du bien dans la société ». Un autre penseur, — libre-penseur, certes, — Taine, reconnaissait que seul le christianisme avait réussi à dompter la bête dans l'homme, et que, partout où l'on avait entravé l'action de la religion du Christ, le monde devenait promptement « un coupe-gorge et un mauvais lieu ». Lisez les journaux ! Les faits divers ne vous donnent-ils pas l'impression que notre société tend à devenir ce coupe-gorge et ce mauvais lieu ? Alors..., nos instituteurs obtiendront beaucoup plus en combattant le vice par une solide, une efficace éducation chrétienne que par des leçons dangereuses sur un sujet répugnant.

La Liberté du 28 février contenait, sur la question de l'enseignement sexuel, d'excellentes remarques dont voici quelques-unes :

« On est tenté de dire que cette propagande qui n'a en vue que l'hygiène publique est tout le contraire d'une œuvre moralisatrice. La publicité qu'elle donne à des sujets sur lesquels un sentiment de pudeur a toujours fait jeter un voile cause certainement plus de mal que les avertissements distribués ne produisent de bien. La vulgarisation intempestive de certains thèmes physiologiques et médicaux ne peut qu'être au détriment du sentiment de pudeur qui est le signe d'une société policée et qui contribue à la sauvegarde des mœurs. En rompant avec une tradition de réserve et de délicatesse pour jeter ces sujets en pâture au grand public, on rabaisse le niveau moral de la société.

Il y a plus. La propagande hygiénique dont nous parlons ne prend que trop facilement et trop souvent le caractère d'un enseignement sur la manière de se mal conduire avec le moins de risque possible. Sans doute, l'intention de ceux qui se proposent d'éclairer le peuple sur les dangers de la mauvaise vie est de le détourner du vice ; mais, quoi qu'ils en aient, la nature de leur enseignement et les dispositions de beaucoup de ceux qui s'y empressent font que, fatalement, il est pris pour un code de prudence calculatrice bien plus que pour une exhortation à la moralité. Nous estimons donc bien plutôt démoralisatrice qu'utile aux mœurs la campagne dénuée des réserves traditionnelles qui s'organise de tous côtés sur un sujet répugnant. La nouvelle lèpre qui est en train d'étendre ses ravages en Europe ne sera pas arrêtée par ce moyen-là ; on risque plutôt de lui recruter de nouvelles victimes et même ce sera fatalement le cas si, comme on a commencé à le faire dans de grandes villes de l'étranger et de notre pays, cette prédication ignorante de toute pudeur descend jusqu'à des moyens de diffusion qui mettent les pires crudités jusque sous les yeux des enfants.

On est donc dans une fausse voie en voulant ne voir là qu'une affaire d'hygiène et de physiologie. Cette manière d'envisager les choses et d'attaquer un mal social répond au matérialisme ambiant.

Il faut regarder plus loin et entreprendre la lutte contre le vice lui-même sous toutes ses formes. Pour un chrétien, c'est là chose évidente ; mais même les incroyants devront y venir. Ils verront que c'est en vain qu'ils s'évertuent à protéger la santé publique en parlant médecine. La débauche actuelle est le fruit mortel d'un état social où le vice et l'exploitation du vice ont carte blanche ;

la corruption élégante ou grossière a libre carrière. Tout peut se dire, tout peut se montrer. Voilà où il faut porter remède ; voilà la racine empoisonnée qu'il faut couper si l'on veut arrêter les progrès de l'inconduite et ses ravages. »

On ne lit pas assez. — On ne lit plus dans nos écoles. Non pas que la part faite dans nos écoles à la lecture ait été diminuée. Au contraire, il y a plutôt tendance à l'accroître. Mais la lecture est devenue un enseignement « omnibus », où l'on trouve de tout, de l'analyse, de l'histoire, de la morale, des sciences et de la philosophie, tout, sauf notre bonne lecture courante, expressive et intelligente, profitable aussi bien à l'esprit qu'au cœur, qui habitue les yeux à saisir un ensemble et les poumons à respirer.

Que les maîtres ne craignent donc pas de faire lire — au sens littéral du mot. Qu'ils s'attachent à enseigner la technique même de la lecture, vraiment trop négligée ; qu'ils n'oublient pas que l'explication du texte, dans une leçon de lecture, ne doit être qu'un moyen, et qu'un texte bien lu est certainement bien compris. (Bulletin départ. de l'Ariège.)

L'espéranto à l'école. — Nos amis les Genevois ont pris très au sérieux le rôle de leur ville comme capitale des nations. L'espéranto devant être la langue prochaine des nations, les grands écoliers de Genève s'y exercent avec ardeur. La Société pédagogique neuchâteloise, circonvenue par un champion de la langue artificielle, se dispose à nantir des paroles d'espérance les enfants du Vignoble, des Vallons et de la Montagne. Cet enthousiasme n'a pas eu l'heur de plaire à M. Philippe Godet, qui a écrit, sous le titre : *Résistons !* le très sage article que voici, dans la *Gazette de Lausanne* du 18 février 1922.

« Je n'arrive pas à comprendre la ferveur avec laquelle la haute pédagogie genevoise accueille cette déplorable innovation et cherche à en hâter l'introduction dans nos écoles. Cela me paraît une aberration pure, surtout à l'heure actuelle. C'est au moment où notre admirable langue française est traitée comme nous le voyons tous les jours, où elle subit les affronts que l'inculture et l'ignorante présomption lui infligent sans relâche, c'est à cette heure de crise mortelle, que notre corps enseignant envisage l'idée d'enseigner à l'école une langue fabriquée, comme afin de mettre le comble à la confusion qui règne dans les esprits !

Et quelles misérables raisons l'on invoque pour justifier cet attentat contre notre langue maternelle ! On ose vanter la « valeur grammaticale » du jargon international ; on recommande cette « gymnastique intellectuelle, qui vaut celle du latin » (on n'a pas craint d'imprimer cela !) Et l'on nous promet que nos enfants, quand ils bafouilleront en espéranto, « se sentiront de petits citoyens du monde »... C'est à pouffer de rire !

Tous nos instincts légitimes et naturels se révoltent contre cette entreprise qui menace directement ce qui nous reste de culture. N'est-ce pas assez qu'elle soit à l'agonie ? Est-ce le rôle du corps enseignant de lui donner le coup de pied de l'âne ? Nous comptons que les Neuchâtelois, qui ont un fonds naturel de bon sens et ne gobent pas volontiers les billevesées, sauront conserver leur libre arbitre et refuseront l'envoi de délégués à la conférence de Genève. Gardons-nous de pactiser avec ces tentatives malsaines d'un internationalisme chimérique ! Nous discernons trop où il nous conduirait...

Je m'attends que les idées que j'exprime déplairont à certains pédagogues réputés éminents. Ce n'est pas une raison pour les taire. Car nombreux sont ceux qui pensent comme moi. Nous discuterons. On n'en meurt pas. »

